

deniers de veuves et d'orphelins ; souscriptions, offrandes en nature, vivres et linges, tout était accepté, même dans les plus modestes proportions.

Adélaïde Perrin ne vivait que pour son œuvre, et on peut dire par son œuvre ; car l'avenir en était assuré lorsqu'elle mourut, en 1838, à l'âge de 49 ans.

Aux locations succédèrent les acquisitions. La maison à tourelle, la brasserie Koch, située à l'angle des rues Bayard, aujourd'hui Ravez (1), et Puits d'Ainay, aujourd'hui Adélaïde Perrin ; les bâtiments longeant la rue de Jarente et faisant retour sur les rues du Chapitre et Adélaïde Perrin, en un mot tout ce qui occupait ce vaste périmètre est désormais la propriété de l'hospice.

La maison à tourelle carrée a disparu pour faire place à une aile construite d'après un plan très sobre d'ornements mais d'un bon effet de lignes. Une autre aile sera probablement élevée en 1860 et toute l'île, tout le quadrilatère sera plus tard occupé par ce monument de la plus ingénieuse piété. La façade principale regardera le nord.

C'est ainsi qu'un seul grain de la parabole divine a pu nourrir tout d'abord une, deux, trois pauvres filles couvertes de plaies et d'infirmités, et qu'il en nourrit aujourd'hui cent cinquante.

Le mois d'août a vu revenir l'exposition annuelle des concours des élèves de notre école des Beaux-Arts, après une distribution de prix à laquelle est donné le plus solennel éclat, en vertu d'un usage traditionnel qui contribue puissamment à rehausser l'importance et les succès d'une institution destinée à devenir, avec la Martinière, une des causes principales de la renommée et en même temps de la prospérité de la ville de Lyon.

L'exposition de cette année montre que l'enseignement suit les errements un peu routiniers de son ancienne méthode classique. Tout compte tenu de la force des sujets qui concourent, on pourrait désirer mieux, beaucoup mieux peut-être ; on pourrait aussi avoir pire.

Les nuances de supériorité dans la peinture du modèle vivant, le plus haut degré de l'enseignement, sont assez difficiles à saisir d'une année à l'autre ; la science, la méthode, la couleur elle-même se suivent et se ressemblent avec une touchante identité : l'œil exercé du maître est bien là.

La fleur, cet autre point capital de l'enseignement, est peinte avec un grand luxe d'effets, souvent beaucoup mieux réussis qu'on ne s'y serait attendu. Mais l'exactitude du dessin, mais la composition des sujets, mais l'application de la fleur à l'ornement des tissus, où en est elle et que vaut-elle ? Nous ne cessons d'entendre les fabricants de riches étoffes, de style ou de goût, se plaindre que Saint-Pierre ne leur donne plus de dessinateurs. Nous les voyons demander à Paris, à Muller et à d'autres, leurs grands dessins d'art ; quelques uns s'adressent à des peintres purement décorateurs ; d'autres à des architectes érudits. Voilà le fait. De ses conséquences on est fatalement conduit à ses causes.

L'architecture végétale : pauvres sujets, pauvre exécution. Et pourtant elle est professée par un des artistes les plus estimés et les plus éminents dont la France puisse s'honorer, nous ne disons pas : dont Lyon puisse s'honorer.

La sculpture lutte autant qu'elle peut contre les obstacles et les écueils qui l'embarrassent. Le bas-relief *Ecce homo*, laissait deviner de bonnes intentions et de sages principes. La figure froidement modelée d'après nature, accusait une étude déjà sérieuse et infiniment mieux comprise que celles d'après l'antique ; seule la sculpture d'ornement, jeune et inexpérimentée, devait être quelque peu honteuse de se voir forcée de paraître en public.

(1) Bayard a vécu dans les lieux que traversait la rue qui portait son nom, et demandait à cause de cela à le garder ; le nom de l'illustre Ravez revenait de droit à la rue où il est né d'une humble raccommodeuse de parapluies et qui porte le nom, assez insignifiant aujourd'hui, de rue Gentil.